Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 10 (1902)

Heft: 6

Artikel: Quelques pages d'un journal : écrit à St-Pétersbourg et à Rome, par une Suissesse

Autor: Cart, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-11600

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES PAGES D'UN JOURNAL

Ecrit à St-Pétersbourg et à Rome, par une Suissesse

DANS LES ANNÉES 1783 A 1798

(Suite)

Il était naturel que Mlle Lienhardt, venant du Pays de Vaud, fût reçue dans les familles de la Suisse française établies à St-Pétersbourg. Elle avait une lettre de recommandation pour la maison Ador et elle y fut accueillie avec empressement. Mme Ador était, dit-elle, une femme charmante, ainsi que ses deux sœurs, Mmes Duval et Seguin. Les messieurs étaient joailliers et jouissaient de la plus grande considération. « Ils sont Genevois, dit Mlle Lienhardt, et, en cette qualité, ils font politesse à tous les Suisses ». La combourgeoisie de Genève et de Berne déployait là ses heureux effets. Au dire de Mlle Lienhardt, M. Ador aurait été originaire d'Yverdon. L'année suivante, soit en 1784, cet honnête homme mourait subitement, sans avoir pu réaliser son ardent désir de se retirer en Suisse. C'était, paraît-il, un homme d'esprit et de goûts simples.

La mort de M. Ador ne devait pas rompre les relations que Mlle Lienhardt avait contractées avec cette famille. A maintes reprises, ce nom apparaît dans son journal. Nous apprenons entre autres choses que Mme Ador était précisément cette sœur que M. Dumont était venu rejoindre à St-Pétersbourg. A la date du 2 février 1790, Mlle Lienhardt raconte ceci :

Chez Mme Ador, nous avons fait un fort joli dîner républicain, car nous n'étions pas moins de dix autant Suisses que Genevois.

A ce dîner se trouvait entre autres un M. Martin, de Genève, dont Mlle Lienhardt avait fait la connaissance peu de temps auparavant et qui lui avait paru « fort aimable et fort obligeant ». Il y avait aussi un M. Duvillard, homme

déjà âgé, Genevois également, un « des fiers *représentans* qui, en 82, avaient été bannis pour la bonne cause. On ne peut avoir plus d'esprit et de feu que n'en a le dit. Il nous porta la santé de la Liberté, puis de Washington et de Franklin ; puis des santés particulières qu'on ne pouvait refuser. Martin est *négatif*. Or cette diversité d'opinions entre gens d'esprit produit un effet très piquant dans la conversation. »[1]

A cette époque, vivait à St-Pétersbourg, et dans une haute position, un Vaudois dont le nom a acquis quelque célébrité : c'était Jean-François de Ribeaupierre, général russe, né à Prangins et qui avait fait sa première éducation à Rolle. Attiré en Russie par quelques seigneurs dont il avait fait la connaissance en Suisse, il fut présenté à Catherine II et devint officier aux gardes et aide de camp du prince Potemkin. Dans sa nouvelle patrie, il n'oubliait point son pays d'origine. Voici comment, à la date du 3 juin 1788, Mlle Lienhardt s'exprimait à son sujet :

M. de Ribeaupierre est un homme qui, suivant le dire de tous ses compatriotes, est parfaitement honnête et dont la mine est aussi simple que les manières. La nature, en lui donnant ces dehors qui inspirent la confiance, lui a donné la faculté rare de ponctuer les sentiments des autres. Plus l'honnête homme est rare, et plus il doit être estimé. Aussi Ribeaupierre passe dans ce moment pour être dans la plus intime confiance du prince Potemkin. C'est un hommage à l'honnêteté, et, pour ma part, j'en suis enchantée, car je suis si bonne patriote que les succès des Suisses me touchent comme si c'étaient les miens propres. Je désire depuis quelque temps faire connaissance avec M. de Ribeaupierre pour vérifier tout le bien qu'on dit de lui, mais, pour cela, j'attends l'occasion de lui demander un service pour quelqu'un. C'est là la pierre de touche du sentiment ; si, alors, je le trouvais tel que je le désire, j'aurais le plaisir de connaître un homme de mérite de plus.

[1] Les représentans et les négatifs étaient les deux partis principaux qui, dans le courant du XVIIIe siècle, ont lutté pour s'assurer la prépondérance dans Genève. Les premiers formaient le parti de la bourgeoisie, les seconds celui de l'aristocratie.

Quelques mois plus tard, le 10 mars 1789, Mlle Lienhardt eut la satisfaction de rencontrer M. de Ribeaupierre à un bal, chez la comtesse de Soltikoff.

M. de Ribeaupierre se trouvait là avec Madame et ses trois jolis enfants. Je l'avais vu parler à M. de Rath à qui je demandai qui il était. Et, par sa réponse, je le priai de me faire faire sa connaissance après souper. Il n'en attendit pas la fin pour en parler, et, incontinent, Ribeaupierre fit le tour de la table pour venir me parler avec cette cordialité qui distingue les habitants des bords du Léman. La fortune n'a point changé son caractère. Son honnêteté est reconnue, même de ceux qui n'ont aucune prétention à cette vertu, et ses sentiments pour ses compatriotes ne laissent rien à désirer. Aussi, on conçoit qu'avec cet enthousiasme mutuel, notre connaissance n'était pas difficile à faire, car mon cœur s'épanouit en pareilles occasions. Enfin, si nous avions fait connaissance dans nos paisibles contrées, nous n'aurions pas pu la commencer sur un ton plus amical. Cependant, c'est un homme à qui chacun fait la cour, non seulement à cause de sa faveur auprès du prince, mais aussi auprès de l'impératrice qui l'estime et a mille bontés pour lui.

* * *

Il y avait une année que Mlle Lienhardt était à St-Pétersbourg, lorsque y arriva notre illustre compatriote, Frédéric-César de la Harpe. On sait quelle position il allait occuper auprès des jeunes grands-ducs, les petits-fils de Catherine II. Il est probable que son nom n'était point inconnu à Mlle Lienhardt, mais, fille d'un ancien bailli, elle pouvait nourrir à l'endroit du patriote vaudois exilé des préventions qui n'auraient eu rien que de naturel. Il ne paraît pas cependant qu'il en ait été ainsi, et nous verrons que Mlle Lienhardt n'aurait pas demandé mieux que de rencontrer le citoyen La Harpe. Il y avait déjà plusieurs années qu'ils étaient l'un et l'autre fort proches voisins à St-Pétersbourg sans s'être jamais vus. La première mention que le journal de Mlle Lienhardt fasse du précepteur des grands-ducs est du 14 novembre 1789. Voici à quelle occasion :

Mlle Lienhardt avait eu ce jour-là la visite d'une jeune Vaudoise, Charlotte Pache, en service dans une famille Recheffski. Mais laissons-la parler elle-même :

Il y a déjà quelque temps que l'impératrice a donné la commission à M. de l'Harpe (*sic*) de lui procurer des gouvernantes de Suisse pour les jeunes grandes-duchesses. On dit qu'il a proposé plusieurs demoiselles de Lausanne qui ont déjà élevé des princesses en Allemagne. Mais la grande dame doit avoir répondu que ce n'était pas ce qu'elle désirait ; qu'elle voulait simplement de bonnes filles qui n'eussent point vu de princesses et qui eussent toute la simplicité de leur patrie. M. de l'Harpe, qui connaissait Charlotte pour l'avoir vue chez les Ribeaupierre, pensa qu'elle pourrait convenir et lui en fit la proposition. Elle était séduisante de toutes manières ; aussi la bonne Charlotte lui avoua au premier moment qu'elle l'éblouissait, mais comment pourrait-elle se résoudre à causer un tel chagrin à des personnes qui avaient tant de bontés pour elle ? M. de l'Harpe lui dit alors que c'était fort bien pensé, mais que, pour lui éviter tout embarras, il lui écrirait une lettre qui contiendrait les dites propositions ; qu'elle n'aurait qu'à la faire voir et qu'il était persuadé que M. et Mme Recheffski ne voudraient point la priver d'une pareille fortune.

Après quelques combats intérieurs qu'il est facile de se représenter, la brave jeune Vaudoise, ayant réfléchi qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait à nous-mêmes (c'est elle qui le dit à Mlle Lienhardt), prit la plume et écrivit à M. de la Harpe « que son parti était pris, et qu'elle ne saurait accepter ses propositions ». Et Mlle Lienhardt ajoute :

Il y a au moins six semaines que cela s'est passé et elle n'en avait encore parlé à personne ; voilà la vraie vertu ! En vérité je l'admire sincèrement. Elle m'a dit : « Vous jugez, comme j'aurais été heureuse de faire du bien à ma mère, mais je me confie à la Providence.

Mlle Lienhardt ne dit pas quelles furent les réflexions de La Harpe, mais certainement il dut être fier de sa jeune compatriote.

Le désir que Mlle Lienhardt éprouvait d'entrer en relations avec le précepteur des jeunes grands-ducs ne devait

pas être satisfait. A la date du 5 avril 1790, elle écrit à ses parents à Vevey :

Vous me demandez des nouvelles de M. de l'Harpe. Je sais que c'est un homme estimé de tous ceux qui le connaissent, qui aime fort l'étude, qui se contente de quelques amis qu'il voit dans ses heures de loisir, n'aime point à se répandre et qui, à mon grand dépit, n'a jamais voulu faire un pas pour faire ma connaissance. Cependant si M. de Ribeaupierre était resté ici, je l'aurais obligé de la faire malgré lui.

M. de Ribeaupierre était alors en Livonie avec son régiment. « Mais lorsque M. de Ribeaupierre reviendra à St-Pétersbourg, cela pourra se faire encore, car j'avoue que j'ai grande envie de faire repentir ce mien compatriote de son ingalanterie envers moi. »

A la date du 18 décembre 1790, nous lisons dans le journal de Mlle Lienhardt la curieuse note que voici :

Notre compatriote, M. de l'Harpe, se marie avec Mlle Bœstling, fille d'un négociant allemand qui a 20,000 roubles de dot et qui est de plus très jolie. C'est un charmant mariage qui le rendra heureux s'il peut l'être, mais je doute fort que son caractère soit assez calme pour lui permettre de jouir en paix du bonheur domestique que cette union pourrait lui procurer.

A partir de ce moment, nous ne rencontrons plus le nom de La Harpe dans le journal de Mlle Lienhardt. Il est vrai qu'une année ne s'était pas encore écoulée que Mlle Lienhardt accompagnait la famille Czernicheff à l'étranger, que ce séjour au dehors devait durer plusieurs années et que, dans l'intervalle, soit en 1795, La Harpe, succombant sous les intrigues de ses ennemis, quittait la Russie. Ainsi le vœu de Mlle Lienhardt ne s'était point réalisé.

* * *

On lit, dans le journal de Mlle Lienhardt, une page assez singulière sur un Genevois célèbre, sur un collaborateur de Pierre-le-Grand, le général LeFort. On sait quelle fut la

fortune de cet ami et conseiller du fameux csar qui, à la suite des guerres de l'époque, le fit président des conseils de l'empire et vice-roi du grand-duché de Novgorod. Nous ignorons pour quel motif cette brillante carrière n'eut pas le don d'éblouir Mlle Lienhardt. A la date du 29 octobre 1786 elle écrit :

Je viens de lire les Mémoires de LeFort. Je trouve le style de cet ouvrage très brillant, mais les faits qu'il renferme ne méritent pas ce vol élevé, car, dans le fond, qu'a fait de si merveilleux ce Le Fort ? Il a été favorisé par les circonstances, voilà tout ! Mille autres auraient fait la même chose à sa place ; et l'auteur ose dire que, sans ce général, le czar Pierre n'aurait pas mérité le nom de grand ! S'il ne le dit pas en propres termes, c'est du moins le sens qu'on peut donner à ses paroles. Je ne conteste point à Le Fort d'avoir été un aimable homme et un brave officier ; mais je ne saurais voir sans peine qu'on lui attribue le mérite d'une révolution qui, certainement, aurait eu lieu sans lui et dont toutes les voies étaient déjà préparées sous le règne d'Alexis, père de notre héros, et Pierre naquit avec le génie nécessaire pour accomplir ce grand ouvrage. Voici l'origine de la fortune de Le Fort. Il avait fait connaissance, en Hollande, avec un constructeur de barques. Cet homme vint en Russie et Le Fort l'employa à construire une petite barque qu'il fit voir au jeune prince dont l'imagination ardente conçut, dans le même instant, le projet d'avoir une marine. Il était très naturel de lui dire que la barque qui l'enchantait si fort était un ouvrage très médiocre ; qu'il y avait des ouvriers plus parfaits en tout genre et qu'il serait aisé de les faire venir dans ses Etats ; qu'il fallait changer les mœurs de sa nation pour la mettre au niveau des autres peuples de l'Europe, etc. Il y avait encore bien des difficultés à ces projets ; on les aurait aplanies avec le temps et la patience. Mais, dès que Pierre fut le maître absolu, il fit comme Alexandre ; il coupa le nœud gordien sans s'amuser à chercher s'il y aurait quelque moyen de le dénouer. Peut-être fallait-il cette vivacité pour réussir ; mais, parmi les Boyards qui n'approuvaient pas cette manière de faire, il y avait aussi des gens sensés et qui, sinon du côté des connaissances, du moins de celui du bon sens, n'avaient rien à envier à LeFort.

Ce jugement si sévère sur le général LeFort serait de nature à nous étonner, si nous ne soupçonnions pas que

Mlle Lienhardt pourrait bien avoir été ici l'écho de ce qu'elle entendait autour d'elle. Le père du comte de Czernicheff avait été un des principaux officiers de Pierre-le-Grand. Il avait suivi son maître dans ses différentes expéditions et avait reçu à son service mainte blessure. Il faisait partie du Conseil du souverain et la tradition avait pu se perpétuer dans la famille que le czar aurait suffi seul à la grande tâche qu'il s'était imposée. En général, Mlle Lienhardt ne se montre nullement disposée à dénigrer ses compatriotes, quels qu'ils soient, et, à ses yeux, LeFort, pour être Genevois, n'en était pas moins Suisse.

* * *

Il va sans dire que les Suisses rencontrés par Mlle Lienhardt à St-Pétersbourg ne portaient pas tous des noms connus ou destinés à acquérir quelque célébrité ; mais c'était la patrie éloignée qui se présentait ainsi à elle et lui apportait quelque délassement au milieu de figures étrangères. C'est ainsi qu'en septembre 1786 elle fait la connaissance d'un M. Gonzet, un compatriote de Vevey même, « un homme du meilleur ton et d'une figure très noble, le tout assaisonné de cette franchise nationale qui fait notre premier mérite dans les pays étrangers ». Fort estimé à St-Pétersbourg, M. Gonzet vivait honorablement et se disposait à se mettre à la tête d'une maison de commerce à Cherson.

En 1788, Mlle Lienhardt entra en relations avec un autre compatriote, M. Derybourg, secrétaire du comte de Bruce. « Il est de la bonne ville de Payerne et a toute l'honnêteté de son pays en partage. Il m'a beaucoup parlé de la Suisse et de la Hollande où il a passé quelques années. »

Il n'est pas besoin de faire remarquer que, dans le cours des longues années que Mlle Lienhardt a passées à Saint-Pétersbourg et en Italie avec la famille Czernicheff, elle n'a

pas vu rien que des Suisses ; mais il ne nous serait pas possible — et même il serait fatigant — de parler de toutes les personnes distinguées, russes ou autres, qu'elle a eu l'occasion de rencontrer et avec lesquelles elle a soutenu des relations. Nous avons dû forcément nous borner, et nous nous bornerons encore, à mentionner des Suisses. Cependant, nous nous permettons ici une exception en faveur d'une personne qui n'était pas une compatriote de Mlle Lienhardt, mais qui a beaucoup voyagé et séjourné en Suisse. Nous voulons parler de la célèbre Mme de Krüdner, à laquelle Sainte-Beuve a consacré deux de ses intéressants portraits. [1]

A la date du 24 août 1786, Mlle Lienhardt nous fait connaître en ces termes le milieu familial dans lequel Mme de Krüdner fut élevée :

Hier, nous avons eu à dîner Mme de Vietingoff et Mlles ses filles. Cette famille a jusqu'à présent demeuré à Riga où elle tenait le premier rang après le gouverneur général. Son mari vient d'être nommé sénateur et, par conséquent, s'établira à St-Pétersbourg. Madame est une comtesse de Munich. Elle a très bonne façon. Sa fille aînée est mariée au baron de Krüdner ; la seconde est sourde et muette ; à la voir, on ne s'en douterait pas, car elle est charmante ; elle a 20 ans ; elle lit, écrit, dessine et s'explique par des gestes fort expressifs, mais en même temps si gracieux qu'ils ajoutent à l'intérêt qu'on lui porte. Elle est chanoinessse du St-Sépulcre. Sa sœur, qui a trois années de moins, a les plus beaux yeux du monde ; elle est exactement une beauté dans le goût de la Lotte de Werther. Mais quand les deux sœurs écoutent la conversation, l'aînée a l'air si intelligente, que quelqu'un qui les verrait pour la première fois devinerait difficilement quelle est la muette. La cadette chante comme un ange et s'accompagne délicieusement du clavecin. Je ne sais comment un homme dont le cœur n'est point engagé peut résister aux charmes réunis de ces deux sœurs, car l'intérêt même qu'inspire l'aînée doit tourner au profit de la cadette.

[1] *Portraits de femmes et Derniers portraits.*

Voilà une peinture d'intérieur qui peut aider à faire comprendre sous quelles influences grandit Mme de Krüdner et expliquer, en partie du moins, l'exubérance de son imagination et les singularités de sa vie. On sait, en effet, quelle fut, en 1815, l'action puissante que l'auteur de *Valérie* exerça sur l'empereur Alexandre Ier.

(*A suivre*). J. Cart.

Le Domaine seigneurial du Châtelain Bouvier,

receveur de l'hôpital de Villeneuve.

M. le notaire Léon Perret, ancien député à Montreux, copropriétaire du magnifique domaine de *Grand Clos*, à Rennaz, près Villeneuve, a bien voulu me communiquer les renseignements historiques suivants, — extraits de leurs archives particulières, — relatifs à l'une des résidences seigneuriales du Pays-de-Vaud savoyard.

Le domaine de *Grand Clos*, ancienne terre seigneuriale, appartenait jadis à la noble famille de Duin (Bex) ; après avoir passé en différentes mains, il échut au fameux patriote savoyard, le châtelain *Bouvier* de Villeneuve, qui, en 1588, de concert avec le bourgmestre de Lausanne, Isbrand Daux et quelques familles nobles vaudoises, tentèrent de replacer le Pays-de-Vaud sous la domination de la Maison de Savoie.

La conspiration dite de Lausanne ayant piteusement échoué et le châtelain Bouvier, lieutenant-baillival de Chillon, ayant pris la fuite, Leurs Excellences de Berne confisquèrent et vendirent le domaine de *Grand Clos* (1594). En 1678, Abraham Du Bois, bourgeois de Berne et commissaire-général de Leurs Excellences, alors propriétaire de *Grand Clos*, le vendit à Gédéon Perret, bourgeois de Vevey et châtelain de Villeneuve, qui le conserva jusqu'en 1702, époque à laquelle il le vendit à Abraham Gaillard, châtelain de la